



L'univers du téléphone portable. Microrites, paraboles et récits

Nicolas Dusi, Gianfranco Marrone et Federico Montanari

Volume 29, numéro 1, 2001

La société des objets. Problèmes d'interobjectivité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030619ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030619ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des arts et lettres - Université du Québec à Chicoutimi

ISSN

0300-3523 (imprimé)

1708-2307 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dusi, N., Marrone, G. & Montanari, F. (2001). L'univers du téléphone portable. Microrites, paraboles et récits. *Protée*, 29(1), 85-94.
<https://doi.org/10.7202/030619ar>

Résumé de l'article

Le téléphone portable n'est pas seulement une exceptionnelle réussite commerciale. Sa diffusion transforme peu à peu la façon même de communiquer, et par suite les modes de relation sociale. À cet égard, le plus intéressant du point de vue sémiotique est d'observer comment cet objet technologique suscite l'émergence de formes d'hybridation inédites entre sujets et objets – corps et machines – toujours plus étroitement imbriqués les uns aux autres. D'où l'impossibilité de s'en tenir à la distinction entre une intersubjectivité exclusivement humaine et une interobjectivité purement technologique. La dimension anthropomorphe et la dimension objectale forment désormais une seule (et très complexe) réalité sociale, et aucune forme d'intersubjectivité n'est plus pensable indépendamment d'une interobjectivité.

MICROPITES L'UNIVERS DU TÉLÉPHONE PORTABLE MICRORITES, PARABOLES ET RÉCITS PARABOLES ET RÉCITS

Traduit de l'italien par S. Caferlati et E. Landowski

NICOLA DUSI, GIANFRANCO MARRONE, FEDERICO MONTANARI ¹

1. DES OBJETS NÉOMAGIQUES ET DES RÉSEAUX

Un matin, au cours d'une émission radiophonique nationale française, nous entendons cette annonce, présentée sur un ton inquiet: « Les cabines téléphoniques sont en train de disparaître ». Cela avait l'allure d'un appel pour sauver quelque espèce en voie d'extinction. De quoi s'agissait-il? Au-delà du souci moral visant la défense de la liberté de choix des consommateurs (« Personne ne peut nous obliger à acheter des portables ») ou de préoccupations d'ordre plus ou moins esthétique (« Protégeons les cabines téléphoniques comme des exemples de design et de décor urbain »), se manifestait là surtout, nous semble-t-il, une certaine manière d'évaluer les objets techniques, et en particulier ceux qui ont à voir avec les formes de l'interaction et de la communication quotidienne.

Les objets, depuis toujours investis de sens, semblent jouir aujourd'hui d'une existence propre: ils sont vus et décrits comme de véritables êtres animés, comme des populations ou des espèces sociales dotées d'une vie autonome. Les objets technologiques en particulier (mais quel objet ne l'est pas?) deviennent de jour en jour plus indépendants de nous, les humains. Indépendant chacun dans l'exercice de sa fonction, mais tous interdépendants entre eux. Des sociologues comme Jean Baudrillard et des chercheurs en anthropologie des techniques comme Bruno Latour soulignent constamment ce point: les objets sont des sujets, des acteurs sociaux qui, comme nous, agissent, réalisent et interagissent, à la fois entre eux et avec nous; et les mêmes chercheurs de dénoncer la myopie d'une tradition sociologique qui n'a cessé de sous-estimer la présence des acteurs techniques à l'intérieur de notre société². Parallèlement, les études du folklore, l'anthropologie, l'analyse des récits et la sémiotique ont depuis longtemps relevé que les objets remplissent des rôles actifs, par exemple celui de l'adjuvant magique, dans divers types de contextes, réels ou imaginaires³.

Mais nous pouvons aussi faire l'hypothèse qu'aujourd'hui, dans les sociétés dites postmodernes (ou « tardo-modernes », selon l'heureuse expression de Giddens), une *fracture* est apparue en ce domaine, faisant surgir de nouvelles classes d'« objets-sujets » produits par hybridation, plutôt que par de véritables innovations, d'ailleurs. Le téléphone portable, en particulier, semble faire partie

de ces changements. Mais avant d'examiner quelques exemples de telles hybridations concernant cet appareil, il nous faut dégager les caractéristiques principales de ce type d'objets et poser quelques points de repère théoriques à propos de la notion d'interobjectivité.

Envisageons pour commencer le statut des objets technologiques. Indépendamment de la façon dont ils incorporent des programmes spécifiques d'action et d'utilisation, on peut concevoir différents types de relations de manipulation entre «sujets» et «objets», étant entendu que nous utilisons ici ces termes selon leur acception sociosémiotique, c'est-à-dire pour désigner non pas des entités substantielles mais des «actants», définis par les relations syntaxiques sous-jacentes aux interactions dans lesquelles ils se trouvent engagés. De telles configurations de sens ne correspondront donc pas nécessairement, dans la pratique, au «sujet» utilisateur et à l'objet «utilisé», mais pourront donner lieu à des types de dispositifs beaucoup plus divers. C'est ainsi, en particulier, que Landowski (1989: 235) propose un modèle où, par rapport au «faire technologique» («manœuvrer les choses»), viennent s'articuler un «faire politique» («manipuler les hommes»), un «faire technocratique» («manœuvrer les hommes, comme s'ils étaient des choses») et enfin un «faire magique» («manipuler les choses, comme si elles étaient des hommes»). C'est bien sûr ce dernier cas qui nous intéresse tout spécialement ici. Cependant, la situation, aujourd'hui, a changé, ou du moins elle est devenue plus complexe: en même temps que continue de s'exercer le «faire magique» des hommes sur les choses, ce sont désormais les hommes qui, souvent, réciproquement, se trouvent à leur tour manipulés par les choses... «comme si elles étaient des hommes». L'hypothèse est donc que nous nous trouvons aujourd'hui en présence d'objets «néomagiques» qui rendraient réversible (et donc réciproque) le rapport magique traditionnel. On pourra dire que cela est évident et désormais banal: encore une fois, c'est Baudrillard (1968) qui parlait déjà du fait que nous sommes manipulés et séduits par les objets et que

dans nos sociétés les vrais «sujets forts» sont les objets. Toutefois, outre les relations de «pouvoir» et de manipulation (de l'ordre du «faire-faire» et liées à un «pouvoir-faire», à un «pouvoir-être» et à un «pouvoir-faire-faire»), d'autres configurations de sens peuvent aujourd'hui être mises en évidence, et nous croyons que ce sont même elles qui tendent désormais à prévaloir. Il est clair, tout d'abord, que le type de rapports magiques qui nous intéresse met en jeu des composantes modales de type fiduciaire; mais ce n'est pas encore suffisant pour caractériser les techno-objets: ces derniers semblent en fait relever surtout de certaines formes de *délégation*. En d'autres termes, il ne s'agit plus seulement de rendre compte de la puissance de séduction que les objets exercent sur nous (le gadget, le «truc technologique» qui nous prend, nous capture, comme le disait déjà Baudrillard), car nous faisons à présent davantage que leur céder: nous leur faisons confiance, ou plutôt ce sont eux qui captent notre confiance, au lieu que ce soit nous qui la leur accordions. Nous avons en somme délégué aux techno-objets non seulement le savoir et le pouvoir, mais même le vouloir et le faire. Et ils ne montrent aucune intention de nous les rendre... Qui plus est, cette forme de délégation n'est pas seulement pragmatique et fonctionnelle («je les laisse effectuer pour moi certaines opérations automatiques, pour me faciliter la vie») ou cognitive («les objets exercent des compétences si complexes qu'elles nous dépassent»⁴). Il s'agit aussi de formes de délégation que nous pourrions définir comme «perceptive» et surtout «affective»: j'aime mon téléphone portable, je le caresse, et lui, il envoie pour moi des messages sonores pleins d'affection. Émettre de ces légers coups de sonnerie, signes de vie sinon de présence à l'allure de gentils oiseaux technologiques, messagers des petits (et grands) amours adressés à d'autres humains par l'intermédiaire des non-humains, semble de plus en plus à la mode: aujourd'hui, par exemple, plus de quatre millions d'échanges par jour en Italie⁵. On comprend que chez les jeunes, le terme «messaging», hybride entre massage et message, se répande à vive allure.

Par ailleurs, nous trouvons une forme embryonnaire d'*interobjectivité* et d'*intersubjectivité* à l'intérieur des systèmes de sens incarnés dans les objets concrets eux-mêmes, c'est-à-dire dans leurs programmes narratifs. Comment ces différents programmes se lient-ils sous forme de *praxis* énonciatives, comment ces dernières se concrétisent-elles (par exemple, entre le portable et son propriétaire), comment de tels programmes passent-ils des uns aux autres et s'hybrident-ils? En d'autres termes, quelles sont les relations syntaxiques qui assurent la circulation de valeurs entre actants, humains ou non-humains? À propos du développement des mécanismes de délégation et de relais dans nos sociétés, surtout en rapport à ce type d'objets technologiques, nous reprendrons une idée de Bruno Latour, qui s'appuie sur la problématique des modes d'énonciation – «débrayages» et «embrayages» – comme formes de passage et de transfert. Selon Latour (1999b), à l'intérieur d'une plus large typologie des formes d'énonciation et de délégation qui sont à la base des différents régimes de production de sens et des différentes formes de la textualité, on pourrait prévoir la place pour un type d'énonciation spécifique, celui de la technique et de la science, fondé sur l'existence de ce que l'auteur appelle les quasi-objets. Mais qu'est-ce qu'un «quasi-objet»? Latour dit qu'au départ ce n'est qu'un signe, un *token*, une trace laissée par le déplacement d'un corps qui d'abord arrive, accomplit certains actes, puis se retire. Pensons à divers genres d'interfaces, des plus «primitifs», comme l'empreinte ou le manche d'outil à la Leroi-Gourhan, aux plus sophistiqués, telles les empreintes électroniques et digitales, en passant par exemple par le panier tressé par l'artisan, qui restera et pourra encore être utilisé longtemps après que celui qui l'a fabriqué aura disparu: énoncé ou objet débrayé qui persiste par delà son énonciation, comme trace de la présence originaire et de l'agir d'un corps.

Que nous apprend encore cette perspective si nous l'appliquons à ces techno-objets médiateurs de la communication sociale que sont les téléphones portables? En premier lieu, que les objets les plus

banals, les plus répandus, ceux fabriqués et distribués en série, méritent autant d'attention qu'une noble pipe – non pas simplement en raison de leur diffusion généralisée, mais surtout parce qu'ils nous aident à mieux cerner les significations toujours renouvelées que les choses acquièrent à l'usage, en fonction de ce qu'en font les gens et de ce qu'ils veulent en faire. Nous avons déjà fait allusion à l'utilisation massive des téléphones portables comme messageries permettant simplement de «rester en contact». Naturellement, une telle utilisation modifie les formes mêmes de la sociabilité; c'est la forme traditionnelle du face à face, et même du groupe, qui s'en trouve déformée dans la mesure où s'y substitue un continuel va-et-vient spatio-temporel, un jeu ouvert d'embrayages et de débrayages en relation avec des interlocuteurs multiples, eux-mêmes en liaison avec des tiers, et généralement en mouvement. Souvent, les formes mêmes de l'action, y compris collective, sont elles aussi transformées: les officiers serbes, pendant la récente guerre au Kosovo, ont, paraît-il, largement utilisé les réseaux de la téléphonie portable (facilement interceptable, certes, mais aussi facilement transportable et mobile); de même, à l'occasion de récentes manifestations, notamment en Italie et plus particulièrement à Bologne, suivant la voie du mouvement de Seattle, on a pu observer une utilisation diffuse des téléphones portables pour négocier avec la police et, surtout, pour permettre des déplacements et une information rapides des manifestants. *Where the action is*: le titre d'un essai classique de Goffman se transforme ainsi en une question, et la réponse est: virtuellement partout. L'interaction, la «présence de l'autre», devient effectivement aujourd'hui de plus en plus diffuse, autant du point de vue spatial que temporel, dans la mesure même où les contextes ou, en termes sociosémiotiques, les situations sociales perdent leurs frontières et deviennent interchangeable – pour ainsi dire «portables», à la manière même des objets techniques qui non seulement font désormais partie de ces situations mais surtout contribuent à les créer.

Cependant, que devient alors l'imprévu? Que devient ce que Greimas (1987) oppose à l'usure du

geste et à la routine de la vie quotidienne? Selon Greimas, l'usage, l'«utilisation fonctionnelle» des objets et la répétition de comportements toujours plus programmés (et, dirions-nous, en relation à des objets techniques, nos adjuvants non humains, toujours plus «délégués» et plus «débrayés»), ne peut aboutir, en s'automatisant, qu'à l'usure du sens, à la désémantisation. Et si par hasard nous nous trouvions au contraire encore dans une situation paradoxale? Et si c'étaient justement des objets que pouvait désormais venir l'inattendu? Auquel cas il faudrait probablement admettre que le statut même de la surprise aurait lui aussi changé, l'émergence de l'inattendu ayant cessé d'être liée à «nous», les «sujets», parce que désormais transférée à nos délégués, les objets, déterminant une socialité et une affectivité plus diffuses, privées de centre.

Une autre caractéristique de ces «quasi-sujets» ou «quasi-objets» magico-technologiques est évidemment leur organisation en réseau. Selon le courant des études auquel Latour lui-même se réfère – celui, précisément, d'une «sociologie des réseaux»⁶ –, cela signifie que tout champ d'action à l'intérieur d'une culture donnée peut être considéré comme composé de réseaux plus amples et diffus, dont le jeu rend très difficile la distinction entre le local et le global. C'est ainsi que les sujets, et en particulier les sujets collectifs, se sont transformés en sujets-réseaux grâce aux mécanismes de délégation, tout en conférant un pouvoir et certaines capacités d'action et de passion à des objets. Ces derniers, pour déposséder les chers vieux sujets, les ont expulsés du centre de la société, en les transformant en hybrides protéiformes à grandes oreilles et longs bras. Le défi actuel, pour une sociosémiotique, est peut-être, dans ces conditions, de rendre compte des productions de sens et des pratiques de ces sujets-réseaux. Il s'agirait en premier lieu d'examiner comment ces hybrides – ces «quasi-sujets-réseaux» – sont mis en scène dans des productions textuelles ou des discours sociaux spécifiques, comme la littérature ou le cinéma, la presse ou la publicité, qui, comme on sait, recueillent toujours, en les amplifiant, les traces des changements en cours.

2. PORTABLES, REVOLVERS ET ARMES EN GÉNÉRAL

Partons précisément de la littérature. Un des habitués du *Bar Sport 2000* imaginé par l'écrivain Stefano Benni est DDT: c'est un «Drogué Du Téléphone portable». Le voici en action:

Le DDT répond dans n'importe quelle situation, position et occasion. Sa prérogative est en effet «l'effet Colt»: il ne peut entendre une sonnerie sans extraire l'arme, il vit toujours en alerte comme un pistolero, il répond très rapidement non seulement à la sonnerie de son portable, mais aussi à celle de son voisin, à la sonnerie de la caisse, aux sonneries de la télévision et même, à la campagne, au chant des grillons.⁷

Dans un roman policier d'un autre écrivain italien à succès, Andrea Camilleri, *Il ladro di merendine*, on trouve une scène de grande violence où le méchant, Lohengrin Pera, extrait de sa poche un portable; le commissaire Montalbano, croyant qu'il s'agit d'un revolver, réagit de la façon la plus énergique, fait voler l'objet pour ensuite le piétiner. Si la littérature a quelquefois recours à cette association un peu caricaturale entre téléphone portable et revolver pour ridiculiser un personnage ou une situation, nous trouvons aussi quelque chose de semblable dans d'autres univers de la culture des médias. En restant sur le plan du comique, quoique sinistre, rappelons, dans le film de Quentin Tarantino (États-Unis, 1994), *Pulp Fiction*, l'épisode des deux cambrioleurs qui, en brandissant devant le caissier de la banque non pas un revolver mais un téléphone portable, réussissent à s'échapper avec leur butin. Si nous passons au contraire sur le plan du tragique, pensons à ce syndicaliste qui, rapporte le quotidien *La Repubblica* dans son numéro du 11 octobre 1997, ne s'étant pas arrêté à un barrage de police, est tué par un carabinier simplement parce que ce dernier a pris le portable de la victime pour un revolver. La publicité aussi, intentionnellement ou non, présente très souvent le portable attaché à la ceinture, comme dans le cadrage classique du pistolet à demi-caché sur la hanche du détective. Relève du même registre la publicité de l'opérateur de téléphonie mobile «Tim» de novembre 1998, où on assiste à une espèce de défi à la Ok

Corral, avec soleil brûlant et musique de genre, lorsque deux *pistoleros* tirent de leur étui deux portables flambant neufs. Dans la version pour la presse, on retrouve la configuration générale du western, reconstituée ironiquement, mais ici les deux objets, termes aboutissant de la relation *parabolique* – le portable et le pistolet –, sont présentés seulement par allusion.

Mais pourquoi parler ici de relation «parabolique»? Parce que, à bien y regarder, cette association fréquente entre pistolet et portable, telle qu'elle est mise en scène dans toutes sortes de discours sociaux, de la littérature au cinéma, du journalisme à la publicité, se fonde sur quelques éléments figuratifs clés que les deux objets présentent en commun :

- la grande visibilité d'objets qui se portent l'un comme l'autre sur le corps, dans un étui fixé à la ceinture;
- le renflement du vêtement quand on les transporte dans sa poche;
- l'ensemble de gestes rituels au moment de les sortir de leur étui (ou de la poche);
- la réaction défensive inévitable que ces gestes provoquent chez les interlocuteurs;
- la situation de conflit latent qui en découle, le duel possible, et ainsi de suite.

En d'autres termes, le revolver et le portable s'insèrent dans deux dispositifs figuratifs sécants entre eux, avec un fragment assez ample d'espace sémantique commun. Étant donné par ailleurs que ces configurations ne sont pas de simples agglomérats de traits sémantiques (comme deux mots quelconques liés par métaphore), mais souvent au contraire des organisations syntagmatiques de figures, d'événements et de situations, nous nous trouvons en fait devant une vraie métaphore narrative, c'est-à-dire, plus simplement, devant une *parabole*. Produite par rapprochement et superposition de deux scénarios culturels généralement considérés comme incompatibles, ce genre littéraire coïncide en effet avec la figure rhétorique de la métaphore, mais dilatée pour atteindre la dimension non plus du mot mais

celle de récits entiers. Il s'agit d'un mécanisme sémiotique qui, agissant au niveau des figures et des configurations, finit par avoir – tout comme les paraboles évangéliques – des conséquences tangibles jusque sur le plan plus profond de l'organisation thématique. Par exemple, parler de «pêche des âmes» signifie rapprocher l'isotopie de la pêche de celle de la prédication, en transposant l'idée de capture de la première à la seconde configuration, et l'idée de soin de l'esprit de la seconde à la première⁸.

C'est exactement ce qui se passe aussi dans notre discours. En réexaminant les cas que nous avons cités, on se rend compte que le jeu figuratif entre le revolver et le portable se reflète aussi sur le plan thématique et axiologique. En d'autres termes, rapprocher l'objet portable (et certaines de ses utilisations) de l'objet revolver (et certains de ses usages) n'a pas seulement pour fonction d'induire des effets comiques (littérature, cinéma), de souligner d'éventuels résultats dysphoriques (journaux) ou de permettre le discours oblique de l'ironie (publicité). Plus généralement, grâce à un subreptice glissement de *configurations figuratives*, nous assistons à la naissance d'une *configuration thématique* précise: le portable équivaut à tous égards à une arme, avec les conséquences évidentes sur le plan des valeurs et des jugements sociaux qu'implique par elle-même une telle équivalence.

Ainsi, on verra que l'agent 007 (James Bond) est doté d'un portable qui cache les potentialités d'un instrument électronique de défense personnelle et, en général, que le portable est présenté comme un objet «désarmant», c'est-à-dire tout simplement comme une arme. De la même façon, les journaux ne se lassent pas de nous faire savoir que policiers, carabiniers et gendarmes sont dotés de portables pour mieux contrôler le territoire et défendre l'ordre établi. La publicité, enfin, n'arrête pas de présenter le portable comme un instrument utile pour se défendre, comme un moyen permettant de s'affirmer dans la vie en combattant les autres, et même comme une arme pour la Révolution!

Le raisonnement conduit sur le plan de la figurativité est très simple. Il se réduit à un paralogisme de ce type:

1. portable = revolver
2. revolver = arme
3. portable = arme

À partir de la figure (et de la configuration) du revolver, on passe à la figure (et à la configuration) plus ample de l'arme, pour ramener enfin cette dernière à la figure (et à la configuration) originaire du portable. De cette façon, toutes les potentialités sémantiques et narratives des armes (être armé, agir en conséquence, combattre, se défendre, etc.) sont reportées sur le portable et, bien évidemment, sur son utilisateur⁹.

Cette reconstruction du raisonnement figuratif sous-jacent va nous permettre de mieux cerner l'articulation profonde de l'imaginaire social concernant le portable. Si cet objet assume en grande partie les propriétés discursives des armes, c'est sans doute parce qu'il est pensé selon les mêmes principes axiologiques que ceux à l'aide desquels le sens commun pense les armes et, plus généralement, les machines : il s'agit en fait d'une axiologie qui, pour reprendre les termes proposés par Bruno Latour, oppose les *matérialistes* aux *moralistes*¹⁰.

Pour le matérialiste, écrit en substance Latour, une arme agit en vertu de propriétés matérielles qui ne sont pas réductibles aux qualités sociales de celui qui l'utilise. Un individu bon, un citoyen qui respecte la loi, ne devient pas méchant et dangereux du seul fait qu'il a une arme. Le moraliste, au contraire, voit l'arme comme un support transitoire de relations sociales ; l'objet n'agit pas tout seul ou en vertu de ses composants matériels, il n'est qu'un instrument neutre, un moyen au service d'une volonté ; si celui qui utilise l'arme est bon, l'arme sera bien utilisée et tuera seulement en connaissance de cause ; si au contraire celui qui l'utilise est un voleur ou un fou, alors l'acte homicide sera simplement plus efficace. Alors que dans le premier cas, on ne considère que les fonctions techniques de l'arme, dans le second on envisage les buts en vue desquels les sujets agissent. Il s'agit, on le voit, d'une opposition qui fait système, d'une axiologie articulée autour de deux pôles et qui permet, entre ces pôles, le fonctionnement de relations réglées, en un mot, d'une dialectique.

Pourtant, aussi bien le matérialiste que le moraliste oublie qu'empoigner une arme et l'utiliser c'est produire un nouvel actant et par conséquent un nouveau programme d'action – programme qui ne relève ni de la simple fonctionnalité technique ni de la seule finalité humaine. Une personne, souligne encore Latour, devient différente quand elle a une arme à la main. L'essence est existence et l'existence action. Si nous nous définissons par ce que nous possédons et par ce que nous faisons – par nos actions –, alors nous sommes modifiés par le fait de tenir une arme et nous le sommes dans une mesure variable, selon le poids des autres dimensions contextuelles dans lesquelles nous sommes impliqués. Mais la traduction entre fonctions et buts est réversible : non seulement, d'un côté, l'homme qui empoigne le revolver passe, par exemple, de la simple colère à l'envie de tuer, mais aussi, de l'autre, le revolver lui-même, une fois empoigné, se transforme d'objet inerte conservé dans un tiroir en arme pointée vers quelqu'un d'autre, ici même, en face de soi, et terrorisé par cette présence. Un hybride est en somme né, un « homme-arme » ou une « arme-personne », dont on peut dire en tout cas une chose : c'est qu'il, ou elle, « agit » et qu'on doit en conséquence lui attribuer l'entière responsabilité de ses actes.

Si, comme nous en avons fait l'hypothèse au paragraphe 1, l'utilisation du portable conduit ainsi à la formation d'un hybride – l'homme-portable, ni tout à fait humain ni tout à fait technique mais fusion parfaite des deux acteurs de départ –, il faut bien reconnaître que la majorité des discours sociaux où apparaît le portable ne semble guère s'en être avisé. À part quelques réalisations publicitaires où on relève un syncrétisme actantiel entre le sujet humain et l'objet technique, les différents discours que nous avons étudiés – journalisme, cinéma, publicité, littérature – se situent en deçà de cette hybridation. Ils se distribuent à part égale entre le pôle du matérialisme et celui du moralisme, ou bien les articulent entre eux. Il en résulte une série de stéréotypes sociaux, à mi-chemin entre la narration mythique de couleurs sombres (où les personnages

sont tout d'un bloc: ou très bons ou très méchants) et l'imaginaire de la science-fiction (où, en principe, il ne faut jamais se fier à la toute-puissance des machines).

Du côté des moralistes, le téléphone portable sert inmanquablement à caractériser une série de personnages vus à la fois comme négatifs et comme pathétiques (*yuppies*, snobs, jeunes gens sans avenir, «ringards»), qui utilisent l'appareil pour afficher leur statut social (et, indirectement, culturel). Il s'agit apparemment d'essences anthropologiques immuables, qu'aucun programme d'action, aucun récit ne pourra jamais modifier. Parallèlement, du côté des matérialistes, le portable est présenté comme «truc» technologique suspect et cruel, car non seulement il met en crise les autres appareils, mais il porte aussi atteinte à cette «machine imparfaite» qu'est le corps humain. Et même quand, dans certains films et articles de journaux, il assume le rôle euphorique de sauveur des faibles ou de héros sans peur et sans reproche, c'est toujours pour souligner le côté exceptionnel de cette fonction, par contraste avec la négativité qui lui est par ailleurs associée sur le plan quotidien. D'une façon ou d'une autre, mises à part de possibles nuances qui peuvent parfois émerger, le portable apparaît régulièrement, dans l'imaginaire social, comme un *générateur de conflits*, que ce soit entre humains, entre machines ou entre humains et machines. D'un côté, on aurait donc le royaume des buts, trop humain et infiniment faible, et de l'autre celui des fonctions, froides et étrangères au monde de l'esprit: entre ces deux mondes, aucune conciliation ne semble possible.

Le discours publicitaire, dans ce cadre, n'a pas la tâche facile. Devant à tout prix combattre cette dialectique obstinée entre stéréotypes à la vie dure, il finit par recourir à des valeurs génériques un peu passe-partout: la liberté, la famille, ou, pis encore, l'épargne. Du coup, il en vient à mettre en scène ou bien des sujets humains qui rêvent de garder leurs enfants pendant qu'ils se trouvent en réunion d'affaires, ou bien, lui aussi, des diableries technologiques où des machines de tous ordres (portables, fax, calculatrices, ordinateurs, enregistreurs,

réveils, etc.) s'accouplent entre elles, oubliant qu'elles sont nées pour rester au service de l'homme.

3. LE PORTABLE AU CINÉMA

Comme on l'a noté plus haut, Latour nous invite à considérer les objets quotidiens, et pas seulement les objets technologiques, comme des acteurs sociaux. Par rapport au système social, en effet, les objets ne «symbolisent» ni ne «reflètent» rien, et ils ne «réifient» pas non plus les relations entre les sujets: ils contribuent bien plutôt à les former, car, écrit notre auteur, le sens ne préexiste jamais aux dispositifs techniques. Les objets, considérés comme des agents, fonctionnent comme des médiateurs chargés non pas simplement de véhiculer des messages mais aussi de constituer, de recréer, de modifier le sens. L'intermédiaire traditionnel n'était qu'un moyen pour un but, alors que le médiateur devient, aujourd'hui, moyen et but en même temps (Latour, 1999a: 126-127).

C'est ce qu'on observe dans beaucoup de films des dernières années, où s'offre un champ discursif très intéressant à analyser, celui des alliances, délégations, transformations et hybridations entre objets technologiques et nouvelles subjectivités. Les nouveaux objets technologiques – portable, ordinateur avec modem, télé-caméra digitale, etc. – sont reliés et communiquent entre eux grâce à la large bande offerte par satellites, ce qui, sur le plan cinématographique, donne lieu à toute une chaîne de nouvelles «altérités» et de nouvelles valorisations pour les sujets.

Avant de donner quelques exemples de la mise en œuvre de ce type d'interobjectivité, il faut relever que le cinéma associe souvent aux objets technologiques une certaine fragilité. Ainsi, le portable des personnages de cinéma manifeste une tendance forte, et chronique, à «tomber malade» – à se décharger tout à coup, bien sûr toujours dans des situations d'urgence, comme dans *One fine day*, de Michael Hoffman (États-Unis, 1996) –, quitte un peu plus tard à ressusciter, non moins à l'improviste, en se remettant on ne sait comment en connexion avec le réseau, comme dans *Il Ciclone* de Leonardo Pieraccioni (Italie, 1997). Il pèse ainsi, à sa façon, sur

le climat général, dysphorique ou euphorique, des situations narratives.

Beaucoup de films d'action exaltent la fonction salvatrice du portable : grâce à lui, il reste toujours possible d'appeler à l'aide, ou, mieux encore, d'organiser une contre-stratégie en temps réduit. Un bon exemple en est donné dans *Pulp Fiction*, film déjà évoqué, où un cas d'urgence à caractère « illégal » (une overdose, un crime « involontaire ») est résolu à temps grâce à l'utilisation d'un portable. L'appareil fonctionne alors comme un médium qui permet d'échapper à l'isolement, d'entrer en relation avec autrui et de faire intervenir quelque adjuvant. Un tel rôle investit évidemment l'appareil de valeurs positives, au point d'en faire un véritable objet magique à la Propp, capable de centupler les possibilités du héros et de le mener jusqu'à la réalisation de ses fins. Mais ceci passe le plus souvent par l'activation simultanée d'autres objets.

Soit le cas, déjà intégré à l'imaginaire culturel, de James Bond, l'agent 007. Dans une de ses dernières aventures, *007. Tomorrow Never Dies*, de Roger Spottiswoode (Grande-Bretagne/États-Unis, 1997), il apparaît d'abord en compagnie d'une soi-disant enseignante de danois, très affairée, au lit bien entendu, comme de coutume. Mais la sonnerie du portable, sous les draps, interrompt les ébats. Bond donne alors à son chef la fréquence d'une ligne cryptée, que lui seul peut utiliser. Ce qui est alors en jeu, ce n'est pas seulement un secret qui permet à Bond d'utiliser une ligne qui lui est exclusivement réservée et en laquelle il peut avoir entière confiance, c'est aussi une extrême personnalisation de l'instrument. Intervient en effet ici le problème du risque d'*interception*. Car le portable, qui est à sa façon un informateur direct, intentionnel, mettant en relation deux sujets, peut aussi faire office d'informateur diffus, non intentionnel. Dans *The Net*, film d'Irwin Winkler (États-Unis, 1995), la principale protagoniste, une programmatrice de *software* des plus expertes, est poursuivie pendant tout le film par une bande de « terroristes informaticiens » qui veulent l'éliminer. Ils suivent ses déplacements grâce à sa localisation, repérée par satellite, à l'intérieur du réseau

cellulaire. La jeune fille réussit néanmoins à semer astucieusement ses ennemis en donnant son portable au premier vagabond qu'elle rencontre dans les rues de Los Angeles.

Se débarrasser du portable, et donc du contrôle interobjectif permis par le satellite, est une idée que ne prend pas en considération, paradoxalement, l'ex-agent du KGB dans *Ronin*, de John Frankheimer (États-Unis, 1998), spécialiste en interceptions satellitaires, qui fuit avec le butin d'une rapine collective. C'est justement à cause de son portable qu'il sera retrouvé, bien qu'il ait changé de nom et de pays. Le réseau satellite fonctionne ici comme actant *localisateur* des déplacements des acteurs, dans un jeu de renvois entre objets technologiques destinés à aider ou au contraire à bloquer les sujets. C'est là un regard « objectal » sur le monde, actualisable et utilisable uniquement par les quelques sujets qui détiennent les clés fournies par les nouvelles technologies.

Ces exemples illustrent la mise en discours de certaines valeurs d'usage, d'ordre « pratique », liées autant à la rapidité des liaisons intersubjectives qu'autorise le portable, qu'à la localisation, ou, si l'on peut dire, à l'illocalisation des usagers de l'appareil. Autour du portable naît de cette manière, dans les films actuels, la mise en scène d'une nouvelle forme d'ubiquité, mais aussi d'une forme de contrôle inattendue. Si l'utilisation du portable est généralement vécue euphoriquement, dans la mesure où elle permet au sujet, même en danger, ou caché, de communiquer encore, de demander de l'aide ou de transmettre des informations, ce pouvoir-faire peut en contrepartie être sanctionné négativement en raison du positionnement explicite de l'utilisateur qu'entraîne inévitablement l'usage de l'appareil.

En termes aspectuels, le rôle du portable serait en somme celui d'un observateur interne, mobilisé en arrière-plan à l'occasion de chaque appel. Au contrôle du satellite (savoir-faire et pouvoir-être toujours présents dans l'objet technologique) s'oppose le pouvoir-faire du sujet (et son vouloir-être), manifesté par ses actions ponctuelles, toujours localisables au sein d'une étendue spatiale illimitée : cette *ubiquité* définit une configuration

discursive fondamentalement liée à l'utilisation et peut-être plus encore à l'imaginaire du portable¹¹.

Approfondissons maintenant la dimension liée au faire des sujets en revenant au portable qui équipe James Bond dans *007. Tomorrow Never Dies*. L'appareil se signale par son extrême minceur et son caractère super accessorisé, au point que sa fonction de communication passe au second plan: de fait, Bond ne s'en servira que très tard au cours du film, alors que les autres potentialités de l'objet sont exaltées dès le départ comme autant d'adjuvants magiques. Dans l'ordre: l'antenne, qui peut être utilisée comme passe-partout ou comme tournevis; le viseur, qui sert aussi de *display* d'un *scanner* tellement sensible qu'il peut relever les empreintes digitales; et, nouveauté, une arme digitale personnelle camouflée dans une touche spécifique du clavier, qui, en activant deux pôles électriques situés aux extrémités du portable, fait jaillir une puissante décharge électrique. Enfin, relation interobjective intéressante, le portable de Bond peut être utilisé comme télécommande de sa voiture: une touche déclenche la mise en marche, ou l'arrêt, ou l'ouverture des portes et des fenêtres. Mais il y a plus: l'appareil s'ouvre comme une boîte à merveilles, et de l'intérieur, en effleurant une souris digitale, on commande les mouvements de l'automobile, mais aussi l'utilisation des armes secrètes qui l'équipent. Car l'auto est dotée de caméras dont les images se projettent sur l'écran du portable, de telle sorte qu'on peut conduire à distance, de l'extérieur (comme un jouet) ou de l'intérieur, en se cachant entre les sièges¹². Il y a donc aussi place pour un usage global du portable, qui en exalte les potentialités en tant que nouvel objet-à-tout-faire.

Mais pourquoi est-ce justement un portable que James Bond utilise de cette façon? Une des réponses possibles est que le portable définit, dans l'imaginaire des années quatre-vingt-dix, le véritable *homme d'action*. Dans le film de 007, comme dans *The Net* ou dans *The Matrix*, de Larry et Andy Wachowski (États-Unis, 1999), les nouveaux médias électroniques et digitaux, Internet et le Web entre autres, constituent le nouveau cotexte à l'intérieur duquel se trouvent

englobées les configurations discursives et les formes de vie liées au portable. De fait, *007. Tomorrow Never Dies* se présente comme un film emblème des nouvelles technologies: le générique lui-même joue sur des structures cachées au-dedans même du corps et sur la réalité virtuelle, entre hypertextes et images digitales, tandis que la narration proprement dite combine terrorisme international et diffusion en direct des événements par satellite. Le même film invite en outre à une dernière observation, qui pourrait être généralisée à tous les actants qui s'opposent à la quête du héros, surtout quand il s'agit d'anti-sujets organisés en groupe, en actant collectif. À la manière d'un moderne *talkie-walkie*, le portable est devenu l'instrument clé de toute poursuite. Grâce à cet appareil et à la mise en branle de tout un réseau d'observateurs équipés pour communiquer à tout instant entre eux, les adversaires de 007 sont tenus immédiatement informés du moindre des gestes et déplacements du héros, jusqu'à sa localisation et à l'accrochage direct: démultiplication systématique des points de vue sur l'objet de la recherche, dans un jeu continu de stratégies et de contre-stratégies narratives.

4. CONCLUSION

Après avoir parcouru le domaine des usages concrets et quotidiens du téléphone portable et celui de la représentation de ces pratiques au cinéma et dans divers autres médias, nous pourrions soutenir que ce qui émerge est plutôt une intersubjectivité qu'une interobjectivité: tout au plus un ensemble de délégations avec des retours (ré-embayages) vers le corps sensible des «sujets», après que ces derniers aient fait de grands efforts pour déléguer aux pauvres objets le maximum possible de travail. Nous ne croyons pourtant pas qu'il en soit ainsi. L'analyse sémiotique montre au contraire comment, derrière ces pratiques, se cachent de nouvelles formes de relations entre sujets et objets concrets: ces derniers sont toujours davantage liés les uns aux autres, et cela, nous l'avons vu, à l'intérieur de réseaux psycho- et sémio-sociaux toujours plus longs et plus complexes. D'où le fait que les actes de délégation deviennent sans retour: ce que nous confions aux

objets ne nous sera plus rendu, sinon sous la forme de services, mais certainement jamais comme pouvoir. De plus, la longueur des réseaux sociaux favorise la naissance et le développement d'agents intermédiaires et hybrides en position de médiation, ou faisant fonction d'adjuvants ou de témoins.

De la sorte, nous nous trouvons en fin de compte devant un mélange d'intersubjectivité et d'interobjectivité. On le sait, dans nos sociétés « technologisées » (et donc objectivisées), sous l'intersubjectivité, nous trouvons toujours davantage de mécanismes automatisés, de délégations et de « chèques en blanc » au profit des objets techniques. Comme l'affirmait Niklas Luhmann¹³, depuis longtemps déjà dans nos sociétés, la politique, la science, le droit même sont délégués à des systèmes autonomes (autoréférentiels et autoproductifs). Plutôt que de dire que nous sommes tous « aliénés », mieux vaudrait reconnaître que nous sommes désormais surtout « débrayés ».

Ceci explique peut-être, en un certain sens, le retour de grands mouvements revendicatifs, non plus en faveur de la liberté d'opinion, mais plutôt pour le droit de décision. Comme dans un scénario typique de science-fiction, après le coup d'État des objets, assisterons-nous un jour à l'insurrection des sujets ? Pronostic peu vraisemblable, car le monde a définitivement changé : nous nous sommes hybridés. La sémiotique ne prétend pas autre chose en nous répétant que sous nos actions (et « leurs » actions, celles des acteurs non humains), il y a des structures narratives qui n'ont jamais cessé de pouvoir s'incarner aussi bien dans des régimes à prédominance interobjective que dans des régimes à prédominance intersubjective. Mais aussi que des régimes intermédiaires sont aujourd'hui en train de se créer, où prévaut et se manifeste avant tout le « lien » lui-même entre les unités, quelles qu'elles soient, c'est-à-dire le réseau. Il s'agirait donc d'approfondir l'étude d'un nouveau régime sémiotique, avec de nouveaux acteurs : celui des sujets-réseaux et des nouvelles formes d'obligation qui s'y rattachent.

NOTES

1. Cet article est le résultat d'un travail commun des trois auteurs sur la « culture du téléphone portable » qui a été partiellement publié dans Marrone (1999). Le 1^{er} § et la conclusion sont de F. Montanari, le 2^e de G. Marrone et le 3^e de N. Dusi.
2. Cf. Baudrillard (1968), Latour (1996a, 1996b).
3. Cf. surtout les travaux de Propp, Lévi-Strauss et Greimas.
4. Pensons aux opérations effectuées par n'importe quel ordinateur ou sur Internet ou, pour parler des téléphones portables, du fait que de jour en jour ces objets, avec leurs protocoles de communication qui nous dépassent, parlent toujours davantage entre eux.
5. Il s'agit du SMS (Short Message Service).
6. Latour (1996b : 158) ; Callon (1989) ; Stengers (1996 : 74-75).
7. S. Benni, *Bar Sport Duemila*, Milan, Feltrinelli, 1997, p. 119-124.
8. Sur la parabole comme *métaphore narrative*, cf. Geninasca (1977), Fabbri (1998).
9. Sur la notion de raisonnement figuratif, cf. Fabbri (2000).
10. Toutes les références sont ici à Latour (1996b).
11. Pour un bon exemple de cette *ubiquité*, voir le film *Lost Highway* de D. Lynch (États-Unis, 1996).
12. Comme cela arrive souvent dans les films d'espionnage et de science-fiction, les valeurs utilitaires sont ici mêlées au plaisir du sensationnel et à une sorte de gratuité insouciance que nous pourrions attribuer à une sphère de valeurs ludiques. Nous nous référons au système des valeurs de consommation proposé par Floch (1990).
13. Cf. Clam (1997).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAUDRILLARD, J. [1968] : *Le Système des objets*, Paris, Gallimard.
- CALLON, M. (sous la dir. de) [1989] : *La Science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*, Paris, La Découverte.
- CLAM, J. [1997] : *Droit et société chez Niklas Luhmann*, Paris, P.U.F.
- FABBRI, P. [1998] : *La Svolta Semiotica*, Rome-Bari, Laterza ; [2000] : *Elogio di Babele*, Rome, Meltemi.
- FLOCH, J.-M. [1990] : *Sémiotique, Marketing, Communication*, Paris, P.U.F.
- GENINASCA, J. [1977] : « Pêcher, prêcher : récit et métaphore », dans Groupe d'Entrevernes, *Signes et parabole*, Paris, Seuil.
- GIDDENS, A. [1990] : *The Consequences of Modernity*, Cambridge, Polity Press.
- GOFFMAN, E. [1983] : « The Interaction Order », *American Sociological Review*, vol. 48.
- GREIMAS, A. J. [1983] : *Du sens II*, Paris, Seuil ; [1987] : *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac.
- LANDOWSKI, E. [1989] : *La Société réfléchie*, Paris, Seuil.
- LATOUR, B. [1996a] : *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris, Synthélabo ; [1996b] : « Fatti, artefatti, fatticci », dans *Oggetti d'uso quotidiano*, M. Nacci (sous la dir. de), Venise, Marsilio ; [1999a] : « La chiave di Berlino. L'ordine sociale visto dal buco della serratura », dans *Il senso delle cose. I significati sociali e culturali degli oggetti quotidiani*, A. Semprini (sous la dir. de), Milan, Franco Angeli ; [1999b] : « Piccola filosofia dell'enunciazione », dans L. Corrain et P. Basso (sous la dir. de), *Eloquio del senso. Dialoghi semiotici per Paolo Fabbri*, Milan, Costa & Nolan.
- LEROI-GOURHAN, A. [1964] : *Le Geste et la Parole*, Paris, Albin Michel.
- MARRONE, G. [1999] : *C'era una volta il telefonino* (avec deux essais de N. Dusi et F. Montanari), Rome, Meltemi.
- PROPP, V.J. [1928] : *Morfologija skazki*, Leningrad, Academia.
- STENGERS, I. [1996] : *Cosmopolitiques I. La Guerre des sciences*, Paris, La Découverte/Les empêcheurs de penser en rond.